

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>						

LE PROPAGATEUR

Volume VI.

1er Juin, 1895,

Numéro 7

BULLETIN

26 Mai 1895.

Nouvelles diverses.—Jusqu'à ce jour les français ont été victorieux dans toutes les rencontres qu'ils ont eues avec les Hovas à Madagascar. Les dernières dépêches signalent plusieurs victoires. Malheureusement les fièvres font de grands ravages parmi les troupes françaises du littoral. On sait que l'intérieur du pays est bien plus sain que le voisinage de la mer.—La question japonaise n'est pas encore complètement réglée. L'intervention de la Russie, de la France et de l'Allemagne a retardé ce règlement. Les deux premières puissances surtout sont grandement intéressées à mettre un frein à l'ambition du Japon. L'Angleterre agit dans l'ombre en faveur du Japon. Là comme en Afrique et partout où elle rencontre des adversaires puissants ses menaces sont rarement mises à exécution.—La guerre civile continue à Cuba. Les deux partis ont des succès et éprouvent reci proquement des revers. Il est bien difficile de dire exactement quel est le parti qui l'emporte car les dépêches sont très contradictoires. L'Espagne envoie de nouvelles troupes. Les rebelles reçoivent continuellement des renforts de l'étranger car il est impossible d'établir un blocus efficace.—En avril M. Cordeva, président de la république de l'Equateur, a donné sa démission. En vertu de la constitution de l'état le vice-président, M. Herrera est devenu président.—L'ouverture du Congrès de la république Argentine a eu lieu au commencement du mois. Le message du président Uriburu a été lu aux chambres à l'ouverture. Ce message promet l'autonomie des provinces, il constate l'augmentation du commerce extérieur et la diminution des recettes du trésor et il déclare que les relations avec les gouvernements étrangers sont excellentes.—Les chambres françaises qui avaient été ajournées le 13 avril, le lendemain même du vote de l'unique loi d'accroissement, se sont réunies de nouveau le 14 de ce mois. Si on en juge par les apparences la chute du ministère Ribot est imminente.—Les élections qui ont eu lieu dernièrement en Serbie ont été complètement en faveur du gouvernement. La première session de la nouvelle législature (Skorochtina) a été ouverte le 25 avril. Il n'y a pas d'opposition, fait inouï sous un régime représentatif. Le discours du trône traite surtout la question financière. La chambre a choisi pour son président un ancien premier ministre, M. Nicolaievitch.—Il y a quelque

temps le Congrès américain a passé une loi établissant une taxe sur les revenus (*income tax*). Cette loi a été contestée devant les tribunaux et la cour Suprême des Etats-Unis vient de la déclarer inconstitutionnelle. La cour a été presque également divisée sur la question. Cinq juges se sont prononcés contre la constitutionnalité de la loi, et quatre se sont prononcés en sa faveur.—Une élection pour la législature d'Ontario a eu lieu le 20 mai dans la division de Brant-Nord. M. D. Burt, libéral, a été élu. Il remplace M. W. B. Wood qui a donné sa démission pour accepter la charge de registrateur de Brant. M. Wood appartenait aussi au parti libéral.—Le Conseil de l'instruction publique de la province de Québec s'est assemblé il y a quelques jours. La principale question qui a été traitée au comité catholique est celle de l'uniformité des livres d'écoles. La majorité du comité s'est prononcée contre cette uniformité. Cette majorité comprend les évêques et deux membres laïques, messieurs Chapais et Crépault.

.

. **Catastrophes et accidents.**—Bres Litowski, ville de 40,000 habitants a été complètement détruite par un incendie le 17 mai. Trente personnes ont péri dans cet épouvantable sinistre. La ville de Bres Litowski est située dans la province de Grodno, dans la Pologne Russe. — Dans un incendie qui a dévasté la ville de Galszeez, en Hongrie, cent cinquante maisons et trois églises ont été la proie des flammes. Il y a eu aussi quelques pertes de vie. — Samedi, le 27 avril, dans le département des Vosges en France, la rupture de la digue du réservoir de Bouzey a causé une épouvantable catastrophe qui rappelle celle qui est arrivée à Johnstown, Etats-Unis, il y a quelques années. Ce réservoir alimentait le canal de l'Est, et il contenait huit millions de mètres cubes d'eau. Cette masse énorme s'est précipitée avec une vitesse inouïe dans la vallée de l'Avière détruisant et emportant tout ce qui se trouvait sur son passage. Sur une étendue de plusieurs lieues il ne reste plus que des ruines, des débris de toutes sortes, des boues et des immondices. Plusieurs villages ont disparu dans cet épouvantable cataclysme. Les pertes matérielles sont énormes et dépassent, disent les journaux, cinquante millions de francs. Mais ce qui est bien plus lamentable ce sont les pertes de vies. Elles sont très nombreuses. D'après les rapports les plus exacts on a retrouvé plus de cent cinquante cadavres dont la plupart étaient enfouis dans les boues. — Un violent tremblement de terre a eu lieu à Florence et dans d'autres parties de la Toscane samedi le 18 mai. Ce tremblement de terre, le plus grave qui ait eu lieu depuis l'année 1445, a fait quelques victimes et causé des pertes matérielles considérables. Les secousses ont été tellement fortes que les maisons étaient secouées jusque dans leurs fondements. Des rapports officiels constatent que, dans Florence et dans ses environs, une cinquantaine de maisons ont été détruites complètement et que trois mille autres sont très endommagées. La cathédrale a aussi

des dommages. — Hier un incendie a dévasté une partie de la ville de Saint-Albans, état du Vermont. Quarante maisons de commerce, une centaine de maisons d'habitation et beaucoup d'autres bâties ont été détruites. On évalue les dommages à plus de sept cent mille piastres.

.

. **Mgr Williams.**—Les noces d'or sacerdotales de Monseigneur John J. Williams, premier archevêque de Boston, état du Massachusetts, Etats-Unis, ont été célébrées avec beaucoup d'éclat le 16 et le 17 mai. Les protestants de Boston, en y comprenant le gouverneur de l'Etat, le maire de la ville et beaucoup d'autres personnalités distinguées, se sont unis aux catholiques pour célébrer dignement le cinquantième anniversaire de prêtrise de l'un des plus illustres enfants de la cité de Boston. Tous ensemble ils ont présenté à l'illustre prélat leur souhaits de bonheur et prié Dieu qu'il le conserve encore longtemps à la tête du diocèse qu'il dirige avec tant de zèle et de succès depuis 29 ans.

Son Eminence le cardinal Gibbons, archevêque de Baltimore, Mgr Satolli, le délégué apostolique aux Etats-Unis, sept autres archevêques, huit évêques, beaucoup de prêtres et un nombre énorme de fidèles ont assisté aux cérémonies des noces d'or. A l'occasion de ces noces, Mgr Williams, a reçu une grande médaille en or, don de N. S. P. le Pape, un splendide calice, don de ses suffragants et la somme de cinquante mille piastres, don du clergé et des laïques du diocèse.

Mgr Williams est né à Boston le 27 avril 1822. Il est un des nôtres par l'éducation, car il a fait ses études classiques au collège de Montréal (1). Il a étudié la théologie à Paris et il a été ordonné prêtre le 17 mai 1845. En janvier 1866 il fut, avec le titre d'évêque de Tripoli, nommé coadjuteur de Mgr Fitzpatrick, évêque de Boston mais ce dernier mourut (le 13 février 1866) avant le sacre de son coadjuteur. Mgr Williams devint alors évêque de Boston et il fut sacré le 11 mars 1866.

En 1875 Boston fut érigé en siège métropolitain avec Mgr Williams comme premier archevêque.

La province ecclésiastique de Boston comprend les six Etats de la Nouvelle Angleterre et elle est divisée en six diocèses outre celui de Boston. Il y a plus de 1,363,000 catholiques parmi lesquels on compte un grand nombre de canadiens-français, 1150 prêtres et 742 églises.

.

. **Manitoba.**—La question des écoles séparées de Manitoba n'est pas encore réglée. La législature de Manitoba avait été ajournée au 9 mai, le gouvernement manitobain devant, pendant cette vacance, étudier plus amplement la question et s'occuper de l'arrêté en conseil du gouvernement fédéral. A la réunion du 9

(1) En 1885 il a assisté à la grande convention des anciens élèves de ce collège.

mai la législature a été encore ajournée au 13 juin. Depuis cet ajournement on a fait courir des bruits de compromis, mais Mgr Langevin archevêque de Saint Boniface, a déclaré publiquement plusieurs fois qu'il n'accepterait pas de compromis insuffisants, c'est-à-dire de demi-mesures et qu'il combattra jusqu'à ce qu'il ait obtenu justice pleine et entière.

Ce n'est pas en courbant l'échine devant les fanatiques que nous obtiendrons la reconnaissance de nos droits. C'est, au contraire, en les revendiquant avec fermeté et énergie. Si nos pères n'avaient pas combattu bravement et sans relâche, nous n'aurions pas obtenu les institutions qui nous régissent aujourd'hui.

..*

* * **Accroissement.**—J'ai déjà parlé de l'infâme loi d'accroissement que les chambres françaises ont votée dernièrement. Ce vote a douloureusement impressionné les catholiques du Canada français si attaché à notre mère patrie. Voici, à propos de cette loi l'extrait d'une lettre adressée au premier ministre Ribot, par Mgr Tregaro, évêque de Séz.

“ Vous avez donc vaincu sur toute la ligne monsieur le ministre, et votre loi fait bonne figure au près des décrets d'expulsion, de la loi scolaire, de la loi militaire, y compris les décrets sur les Fabriques. Vous pourrez donc, quand il vous plaira, jeter sur la rue, vieillards, enfants, orphelins et miséreux de toutes sortes, fermer nos écoles catholiques libres, et ce sont elles surtout que vous visez, personne n'en ignore, si on ne se laisse pas dépouiller comme l'exige votre loi, sans même faire appel à la justice française que vous vous réservez d'exécuter arbitrairement contre quiconque oserait s'en plaindre. Je ne sache pas qu'aucun peuple civilisé ait jamais subi pareille humiliation. J'en appelle à tous les honnête gens de tous les partis, de tous les cultes, de toutes les conditions de la société. “ Le pouvoir arbitraire a dit un éminent jurisconsulte, est le moins sûr gardien de la sûreté publique, il est aussi funeste aux gouvernements qui l'exercent qu'aux particuliers qui le subissent.” *Iorum et jus*, telle était la devise du plus illustre des avocats des temps modernes. C'est aussi la devise du droit et de la vérité.”

..*

* * **Barreau.**—Les diverses sections du barreau de la province de Québec ont élu leurs officiers le 1er mai pour l'année 1895-1896.

Ont été élus bâtonniers :

1° De la section de Bedford, M. Ernest Racicot. M. Racicot a été député à l'Assemblée législative de Québec.

2° De la section de Montréal, M. Joseph Emery Robidoux. M. Robidoux a été professeur de droit civil à l'université McGill. Il a représenté le comté de Chateauguay à l'Assemblée législative de Québec. Il a fait partie du ministère Mercier en qualité de secrétaire provincial et plus tard en qualité de procureur général.

3° De la section de Québec, M. Charles A. Pentland, Conseil de la Reine. Il remplace le procureur-général Casgrain.

4° De la section de Saint François, M. H. W. Mulvena.

5° De la section des Trois-Rivières, M. P. A. Martel, C. R.

* * Nécrologie.—Sont décédés.

1° Le 4 avril lord Selborn, ancien lord chancelier d'Angleterre. Il était âgé de 82 ans. En 1871 il représentait l'Angleterre en qualité de Conseil devant la cour d'arbitrage à Genève.

2° Le 8 avril Joseph C. H. Marvil, gouverneur de l'état de Delaware.

3° Pierre Zaccane, littérateur français. Il était âgé de 78 ans. Il est l'auteur d'un grand nombre de romans-feuilletons. Il a aussi écrit des drames et un opéra.

4° Alexandre Fedotoff, célèbre auteur dramatique russe.

5° Le 2 mai à Hamilton, Ontario, M. Sexton, ancien député. Il est né dans l'état de New-York, en 1819. M. Sexton était libéral en politique.

6° Sir Robert Hamilton, ancien gouverneur de la Tasmanie Il était âgé de 79 ans.

7° Karl Ludwig, célèbre physiologiste allemand. Il était âgé de 79 ans.

8° Williams Sanders, écrivain anglais et député radical aux communes. Il était favorable au Home Rule. Il est le fondateur de plusieurs journaux.

9° Robert Stockton Green, ex-gouverneur du New-Jersey et James A Weston, ex-gouverneur du New-Hampshire.

10° A Genève, en Suisse, le Dr Karl Vogt, célèbre naturaliste allemand. Il est né à Giessen le 5 juillet 1817. En 1848 il fut membre du parlement de Frankfort. Il a publié un grand nombre d'ouvrages qui ont été traduits dans plusieurs langues.

11° Le général John Newton, célèbre ingénieur des Etats-Unis. Il est né à Norfolk, en Virginie, le 24 août 1823. Il s'est distingué dans un grand nombre d'occasions pendant la guerre de sécession. C'est à lui que l'on doit l'enlèvement des rochers dangereux de *Hell Gate*. Le général Newton était un excellent catholique.

12° Joseph Marmette assistant-archiviste du Canada et l'un de nos principaux littérateurs. Il était le petit fils de Sir Etienne Paschal Taché, ancien premier-ministre et le gendre notre historien national, François-Xavier Garneau.

M. Marmette est né à Saint Thomas, comté de Montmagny, en 1844. Il a fait ses études classiques au séminaire de Québec. Il étudia le droit pendant quelque temps, mais il abandonna bientôt cette étude pour entrer dans le service civil. Parmi ses ouvrages on distingue surtout : *L'Intendant Bigot, Le Tomahawk et l'épée, Le dernier boulet, François de Bienville, etc.*

M. Marmette était membre de la Société Royale du Canada dont il fut l'un des fondateurs.

NOUVELLES PUBLICATIONS

ALLOCUTIONS POUR LES JEUNES GENS, par Paul Lallemand
prêtre de l'oratoire. In-18 carré de 304 pages..... \$0.75

APOLOGIE DU CHRISTIANISME au point de vue des mœurs et
de la civilisation, par le R. P. Albert Maria Weiss, de l'ordre
des frères prêcheurs. Traduite de l'allemand sur la deuxième
édition, par M. l'abbé Lazare Collin, professeur à l'école Saint
François de Sales de Dijon (sous titre) *La question sociale et
l'ordre social ou Institutions de sociologie*. 2 volumes in-8 de
468-492 pages..... \$3.00

HISTOIRE DES ZOUAVES PONTIFICAUX, par René Bittard des
Portes. In-8 de 400 pages..... \$1.25

LA CITÉ ANTI-CHRÉTIENNE AUX IX^e SIÈCLE, par le R. P.
Dom Paul Benoit. **LA FRANC-MACONNERIE**, seconde édi-
tion. 2 vol. in-12 de 490-567 pages..... \$2.00

Les plans oratoires de l'**IMPROVISATEUR SACRE**, à l'usage des
curés et prédicateurs, n'ayant souvent ni le temps ni les
ouvrages nécessaires pour se préparer à parler, par M. l'abbé
E. Beau-Verdeney, missionnaire apostolique, supérieur de
collège. 4^e édition, in-12 de 565 pages..... \$1.25

L'HOMME-SINGE et les précurseurs d'Adam en face de la science
et de la théologie, par le R. P. Diercks de la compagnie de
Jésus. In-8 de 124 pages..... \$0.63

PHILOSOPHIA SCHOLASTICA ad mentem S. Thomæ Aquinatis
exposita et recentioribus scientiarum inventis aptata. Nuper
A. D. P. M. Brin, nunc A. D. D. A. Farges et D. Barbedette
presbyteris sancti sulpitii. Editio quarta. 2 vol. in 12 de 702-
586 pages..... \$2.00

SYNOPSIS PHILOSOPHIÆ SCHOLASTICÆ ad mentem divi
Thomæ ad utilitatem discipulorum redacta. In-4 de 71 p. \$0.60

IMAGES POUR PREMIÈRE COMMUNION ET CONFIRMATION

4 à la feuille (6½ x 10) pour garçons et pour filles ; \$1.00 la
douzaine de feuilles (48 images).

1 à la feuille (12½ x 20) pour garçons et pour filles ; \$1.00 la
douzaine de feuilles (12 images).

2 à la feuille (9 x 12), pour garçons et pour filles ; \$1.00 la
douzaine de feuilles (24 images).

2 à la feuille (9½ x 12½), garçons et filles sur la même image ;
\$1.00 la douzaine de feuilles (24 images).

1 à la feuille (13 x 19), garçons et filles sur la même image ;
\$1.25 la douzaine de feuilles (12 images).

1 à la feuille (12 x 18), garçons et filles sur la même image ;
\$0.80 la douzaine de feuilles (12 images).

IMAGES EN COULEUR

Beaux chromos emblèmes (8 x 11½) - chaque \$0.15 ; la douzaine
\$1.25, (12 images).

Les mêmes avec personnages pour filles et pour garçons cha-
que \$0.15 la douzaine \$1.25

L PAROLE DE L'EVANGILE AU COLLEGE

Instructions morales aux jeunes gens sur le saint Evangile, par M. l'abbé Joseph Tissier, directeur de l'Institution Notre-Dame de Chartres Chanoine honoraire.

1 vol. in-12..... \$0.88

LE DEVOUEMENT DU PRETRE A LA JEUNESSE

De tous les apostolats qui sont la gloire et la mission du sacerdoce, il n'en est point, à l'heure présente, de plus nécessaire, de plus évangélique et de plus décisif peut-être que l'éducation chrétienne de la jeunesse. Ce n'est pas un avantage professionnel que je réclame, mais un commun devoir que je vous propose de méditer. Le premier objet, en effet, que le prêtre trouve offert à son zèle, presque en toute situation où la Providence le place, ce sont les enfants et les jeunes gens.

Il existe de la priorité de ce ministère, cette raison naturelle et toute simple, qu'il faut dans les œuvres de Dieu, comme dans les autres, commencer par le commencement. La vie chrétienne est comme un édifice dont la mort pose le couronnement, mais qui ne s'élève, spacieux et fort, au cours des années, que s'il est établi dans l'enfance sur le sol ferme et immuable de la foi. Il y a, je le sais, sous l'inspiration de la mort, des restaurations morales extraordinaires, prodiges inespérés de miséricorde; et quelquefois, le divin architecte des âmes se plaît, au milieu de la vie, à jeter à terre par un coup de sa grâce, des demeures qui n'étaient pas bâties pour lui, et à établir sur ces ruines un tardif asile à sa gloire. Ces mystères de bonté interdisent au prêtre d'abandonner une âme, quelle qu'elle soit, quelles qu'aient été ses prémices et ses fautes. Mais les miracles ne sont pas le plan divin; et finalement, les âmes d'ordinaire n'appartiennent qu'à celui à qui l'enfance les a consacrées.

C'est là, dans ces jeunes années, que les forteresses de l'âge mûr se creusent et s'affermissent, et c'est dans ces premiers fondements qu'il faut placer Jésus Christ comme une base intangible. Les tempêtes de l'adolescence emporteront tout ce qui était l'ornement de la vie chrétienne : la piété, la prières, les sacrements et la foi naïve de la première communion. Mais la base demeure toujours en attente pour une restauration possible.

Aussi bien, Dieu aime les prémices, et les soins exceptionnels qu'il a pris de la jeunesse, au temps de sa vie mortelle, sont une loi impérieuse du zèle sacerdotal. Il y a, Messieurs, dans l'Evangile, le livre de tous les amours, des préférés de Notre Seigneur Jésus Christ, des âmes qu'il a poursuivies de ses tendresses, qu'il a enveloppées, d'une particulière affection : ce sont les enfants. Il y a des paroles spécialement amoureuses qu'il a dites, des guérisons touchantes et même des résurrections qu'il a faites pour les jeunes gens. Cela vaut notre souvenir.

C'est d'abord un tout jeune homme qu'il a choisi comme son apôtre bien-aimé. Saint Jean n'était qu'un adolescent quand Notre-Seigneur l'appela, et c'est à lui, pas à Pierre, le futur chef de l'Eglise, qu'il a révélé tout son cœur. Un autre jeune homme a eu encore le rare honneur de cette affection divine. L'Evangile n'en parle, une troisième fois, que pour Lazare. Le texte sacré nous dit que ce jeune homme était venu trouver Jésus pour être son disciple, et que le Seigneur, l'ayant regardé, l'aima : *Intuitus eum, dilexit eum*. Ce n'est pas un hasard que la rencontre de ces deux adolescents sous le regard divin. L'un est le premier-né de la race sacerdotale, plante de choix dans l'Eglise. A côté du sanctuaire, il est une autre jeunesse qui aime Dieu aussi, qui le sert, et qu'il faut lui rendre fidèle, dont le second jeune homme est la sympathique figure. L'Evangile les réunit tous les deux dans le même amour de Dieu.

Jésus a manifesté par des paroles expresses sa sollicitude pour les enfants. Il a proclamé leur âge le plus digne de son royaume et de sa vérité, et il a fait à tous un commandement formel de laisser venir à lui, comme sa propriété et sa joie, tous ceux qui portent au front l'auréole de la jeunesse. Ce sont là Messieurs, trois grandes leçons pour nous. Ecoutez-en le texte authentique : " N'allez pas mépriser, disait-il un jour à ses disciples, un seul de ces petits, un seul, riche ou pauvre, fils illustre ou obscur, ignorant ou lettré, bon ou méchant, — car, en vérité, je vous le déclare, leurs anges voient sans cesse la face de mon Père qui est au ciel." — Et une autre fois, plaçant un petit enfant au milieu de ses Apôtres : " Si vous ne devenez semblables à ce petit, — c'est-à-dire humbles et simples comme un enfant, — vous n'entrerez point dans le royaume des cieux." Voilà les âmes préférées de Dieu. Il y a, dans leur formation morale, bien des difficultés et des retours, bien des ennuis et des fatigues qui semblent inutiles. Rien n'est austère comme la discipline des enfants, et rien n'échappe si vite à nos efforts. On est tenté de les repousser parfois. Mais la parole de Jésus est là. Quelque inconstants, quelque légers qu'ils soient : *nolite prohibere eos... Sinite parvulos venire ad me*. Dieu veut toutes les âmes de ces petits.

Pour encourager nos labeurs, il a pris la peine, Messieurs, de nous conter lui-même la plus navrante histoire d'âme qu'un père et qu'un prêtre puissent rencontrer. C'est l'histoire d'un enfant, cette émouvante parabole de l'enfant prodigue ; et le plus affectueux et le plus touchant pardon qui soit jamais tombé des lèvres divines sur une faute, c'est bien celui de ce vieux père qui a versé tant de larmes, mais qui retrouve devant le repentir de son fils son amour tout entier, plus fort peut-être qu'aux jours de l'innocence, et grand comme tout le ciel.

L'affection de Notre-Seigneur pour les âmes jeunes a été si vive, que ses plus grands miracles ont été faits pour elles. Rappelez-vous cet officier de Capharnaüm qui avait un fils dangereusement malade : *incipiebat enim mori*, nous dit le texte sacré. C'est une heure qui touche toujours Dieu, quand il s'agit d'un enfant pour lequel

ou demande la vie ; et il n'est pas un de nous qui n'ait entendu déjà cette réponse à une prière de foi : " Va, ton fils est guéri. " Une autre fois, c'est un père qui amène son enfant aux pieds du Sauveur, alors qu'il descendait du Thabor. Il était possédé du démon, sourd et muet. L'Évangile l'appelle *puer lunaticus*. Pauvre jeune homme ! l'esprit mauvais le roulait à terre, et il grinçait des dents dans les contorsions les plus atroces. Nous le connaissons, hélas ! cet enfant aux prises avec ses passions frémissantes, quand le démon fait la nuit sur son âme, et qu'il le précipite dans les convulsions du plaisir. " Maître disait le père désolé, jetez, je vous en conjure, un regard sur lui, car c'est mon fils unique. " Et le Sauveur, prenant l'enfant par la main, le relève et le rend guéri à son père.

Mais Jésus aime la jeunesse jusque dans la mort, et son amour va la chercher au tombeau. L'Évangile ne mentionne que trois résurrections, et il y en a deux pour des jeunes : la fille de Zaïre et le fils de la veuve de Naïm.

Quel enseignement, Messieurs ! Nous nous désespérons quelquefois de l'insuccès de nos travaux apostoliques... Pourquoi semer dans ces champs qui semblent morts ? Mais le bon grain survit à l'hiver, et, à l'heure que Dieu veut, les germes de vie, silencieusement tombés dans les âmes inattentives, s'éveillent : *Non mortua est puella, sed dormit... Adolescens tibi dico, surge.*

Docile aux exemples de l'Évangile, l'Église catholique a été, dans tous les âges, comme une mère passionnément aimante pour les enfants. Les œuvres de jeunesse remplissent notre histoire ecclésiastique, et nos écoles chartraines, en particulier, ont eu leurs siècles de gloire. C'était un principe universel d'éducation que l'enfance était faite pour Dieu, et qu'il fallait avant toute chose lui donner la vérité religieuse. On laissait aux passions humaines et aux libres réflexions de l'âge mûr le soin de détrôner Jésus-Christ des âmes. Mais jamais aucun novateur n'avait osé porter la main sur cette portion sacrée du domaine divin. Les pouvoirs publics, qui avaient déjà trahi tant de choses, se faisaient les défenseurs de cette doctrine. Diderot écrivait encore à la fin du siècle dernier : " L'étude de la religion est si essentielle à la jeunesse, qu'elle doit être sa première leçon, sa leçon de tous les jours ;... et, pour bien élever ma chère petite fille, je n'ai pu trouver, après de longues recherches, un livre comparable au catéchisme diocésain. "

Mais une nouvelle race d'hommes s'est levée, avec une haine de Dieu inconnue jusque-là, qui s'est faite l'apôtre du mal, de la négation et de l'erreur, comme nous nous faisons, nous, les apôtres du bien et de la vérité ; et notre pays, pour clore la liste de ses ruines morales, a vu le plus grand scandale qu'un peuple puisse donner peut-être, ce péché contre le Saint-Esprit que Dieu ne pardonne pas aux nations : l'éducation athée. Ce que le paganisme n'avait ni entrepris, ni conçu, et ce que ses sages flétrissaient comme une barbarie, nos législateurs modernes l'ont décrété comme une loi. On a ravi officiellement Dieu à l'enfance. Dieu,

c'est une hypothèse aujourd'hui inutile, qui n'a plus même l'honneur d'une mention dans les programmes d'études élémentaires. On a mis à sa place des mots qui ne sont rien, qui ne représentent plus une seule idée, quand la religion n'est pas là pour les soutenir et pour les éclairer. L'honneur, le devoir, le dévouement, la vérité, la patrie, la famille, l'amour, toutes ces belles choses qui sont le rayonnement de Dieu parmi les hommes, cela n'a plus aucun sens, aucune autorité, aucune sanction, aucune consolation dans les épreuves de la vie, aucune espérance d'au-delà.

Et si le ciel est vide, nous n'offensons personne.

Il y a, Messieurs, toute une génération déjà qui arrive à l'âge d'homme avec ces principes subversifs de tout pouvoir et de tout travail, et la déclaration terrible d'un de ces jeunes hommes en face de la mort, qui jetait hier l'épouvante dans un tribunal, montre sous un jour saisissant le résultat, et présage l'avenir de cette éducation et de cette vie sans Dieu. L'aveu y était, sincère et douloureux, tout entier.

En face de cette négation publique de la foi, et de cet enseignement athée qui mène la société française et chrétienne à sa ruine, un devoir impérieux de réaction religieuse et d'apostolat sacerdotal s'impose à nous. Le champ de bataille est là. L'enjeu de l'avenir, ce n'est pas ceci et cela, bonnes œuvres sans doute, mais dont le triomphe n'assure aucune victoire, aucune conquête. L'enjeu nécessaire et décisif, ce sont les enfants. Dans vingt ans, les hommes d'aujourd'hui seront dispersés ou ne seront plus. Mais nos jeunes gens seront des hommes, et nos destinées chrétiennes deviendront ce qu'ils sauront les faire, et ce que nous, prêtres, nous les aurons faites par notre apostolat.

Ces choses n'ont pas besoin de développement. Voilà ce que nous commande l'Évangile, et ce dont la nécessité des temps où nous vivons nous fait une loi.

Sauver des âmes qui seraient perdues sans nous, et qui en perdraient tant d'autres ! Aimer des âmes que Jésus-Christ a chéries d'un si particulier et si tendre amour ! Se dévouer pour elles ! Mettre en ces jeunes âmes, comme un flambeau qui guidera leur vie, la vérité divine ! Déposer dans ces cœurs qui s'ouvrent à tout espoir et à toute vertu les notions saintes de la souffrance et du devoir ! Faire vibrer en eux ces sentiments religieux, si profonds et si forts, qui transfigurent l'humanité ! Leur inspirer, comme Dieu au soir de la création, ce souffle mystérieux de la vie chrétienne ! Surnaturaliser ces âmes en qui germent toutes les faiblesses, et qui sont propres à tous les courages ! Il n'est pas, Messieurs, sur la terre, de ministre plus auguste et plus voisin de la divinité. C'est le nôtre auprès de la jeunesse.

Notre-Seigneur nous apprend, dans une belle page de son Évangile qui semble faite pour nos temps, la manière de le remplir. Comme il venait de quitter la Galilée et qu'il arrivait aux frontières de la Judée, sur les bords charmants du Jourdain, des pères et des mères, sans doute, vinrent lui présenter leurs enfants pour qu'ils les touchât : *Offerebant illi parvulos, ut tangeret illos.*

Ces parents que l'âme de leurs fils préoccupe, et, à leur défaut, ces autres mères dont l'amour inquiet pressent à l'horizon tant d'orages, l'Eglise et la patrie, nous présentent, à nous qui sommes les ministres des grâces divines, la génération qui grandit, pour que le Sauveur la touche et la transfigure à son saint contact. Il y a toute une foule, la foule des satisfaits et des lâches, qui veut, comme au temps des Apôtres, éloigner l'enfance de toute influence religieuse et sacerdotale : *Comminabentur offerentibus*. Mais c'est, pour le Maître, le motif d'un plus cher amour. Voyez l'accueil que Jésus fait à ces petits : *Complexans eos*. Il les embrasse ; c'est le signe le plus authentique du don de soi ! Ah ! Messieurs, quel rêve de travailler tous les jours à rendre à l'enfant ces caresses divines ! Toucher Jésus-Christ ! Il n'a été touché dans sa vie mortelle que par sa mère, par Madeleine qui baisa ses pieds, et par les saintes femmes qui le mirent au tombeau ; et il a touché lui-même les enfants. Nous ne devons, nous, toucher que leurs âmes, et c'est un ministère trois fois saint. Il faut que, quand l'âme de l'enfant touche la nôtre, il sente à ce contact l'âme même de Jésus, grande et tendre, aimante, dévouée, sincère, surnaturelle, angélique, divine. Tout prêtre qui met la main sur une âme jeune, sans avoir en lui ces sentiments profonds et forts, n'a pas le secret des contacts qui sauvent. Est-ce que notre parole, cette première chose qui touche de si loin et qui remue si profondément, quand elle vient vraiment de Dieu, est la parole ardente et suave de Jésus ? Est-ce que nos regards, ces portes mystérieuses par où les âmes se rencontrent, sont les regards purs et compatissants de Jésus ? Est-ce que nos exemples, est-ce que notre vie sont la conduite de Jésus ? Voilà les signes auxquels on reconnaît le contact divin.

Notre-Seigneur ne se contente pas de toucher ces enfants qu'on lui amène. Il leur impose les mains ; il les presse sur son cœur ; il les prend pour lui : *Imponens super illos manus*. La jeunesse est son bien, son patrimoine et ses délices. Il y a deux manières pour nous d'assurer cette prise de possession de Dieu, sur les âmes jeunes : la vérité et la grâce. Ce sont là deux forces incomparables qui n'abandonnent pas volontiers leurs conquêtes. L'âme qui a vu une fois le plein jour de Dieu, comme celle qui a eu Jésus pour l'aliment de ses premiers jours, ne s'en détache jamais tout à fait. N'ayons donc pas peur de prêcher à nos enfants l'Evangile, l'Evangile seul, l'Evangile intégral, avec ses dogmes et ses mystères, avec ses lumières, avec ses austérités, avec ses consolations et ses espérances. Ce doit être pour nous un continuel sujet de crainte d'amoindrir l'Evangile, et par conséquent de diminuer Jésus-Christ, aux yeux de ces petits. Pas de transaction, Messieurs, avec la vérité, dans notre enseignement à la jeunesse. Dieu n'agit vraiment et efficacement dans les âmes que tout entier. Si nous ne présentons pas à la jeunesse le vrai Dieu, le véritable Jésus, le Jésus de la foi, mais un Christ défiguré, abaissé, humanisé, nous ne prenons pas possession des âmes. N'est-ce pas pour cela qu'il est tant de transuges ? N'est-ce point parce que le sacerdoce lui-

même a fait taire la voix de ce vieil Evangile, de qui Taine disait qu'il n'y a plus que lui pour nous retenir sur notre pente fatale, pour enrayer le glissement insensible par lequel, incessamment et de tout son poids, notre société rétrograde vers les bas-fonds !... Et puis, avec la vérité, la grâce, la pratique des sacrements, la confession, la communion fréquentes ; non pas de ces confessions banales et de ces communions routinières qui passent inaperçues dans la vie de nos jeunes gens, mais la confession et la communion surnaturelles, où toute l'âme se ressent de la venue céleste ! Il faut forcer les portes des cœurs pour y faire ainsi descendre Dieu. Les âmes ne se donnent qu'à qui les envahit. Nous avons le devoir spécial de préparer ces conquêtes divines. Cette âme d'enfant, ce sera l'âme d'un prêtre peut-être et d'un apôtre, si nous savons de bonne heure y placer Dieu sur un trône incontesté ; ce sera l'âme d'un religieux, l'âme d'un soldat vaillant, l'âme d'un ouvrier loyal, l'âme d'un négociant intègre. Pour refaire une société chrétienne, il est nécessaire que Dieu rentre ainsi partout, dans la politique, dans le peuple et dans les affaires ; et il n'a pas d'autres introducteurs que nous : *Imponens super illos manus*.

Notre-Seigneur ajoutait, lui, à la grâce de son contact et de sa prise de possession, sa bénédiction divine : *Benedicebat illis*, nous dit le texte évangélique... La bénédiction des hommes, même quand ils sont prêtres, n'est qu'une prière. Dieu seul peut bénir ; mais l'homme peut et le prêtre doit prier. La prière est la rosée qui féconde l'apostolat. Nous avons beau parler de Dieu, nous dépenser pour lui, sacrifier à sa gloire notre temps, nos efforts et même notre vie : si tous ces dévouements tombent sur les âmes, sans y attirer en même temps la coopération de Dieu, ils n'y font pas avancer d'un pas son règne. Mais il y a là une compensation mystérieuse à notre impuissance. Il arrive, Messieurs, qu'on a tout fait pour gagner des âmes à Dieu ; tous les moyens d'action ont été tentés l'un après l'autre, et les hommes continuent de nous fuir ; le désert s'étend chaque jour autour de nous plus triste et plus immense... Il demeure une force encore à notre service : c'est la prière pour nos enfants : *Benedicebat illis*. Je crois que ceux qui prient, disait l'illustre Donoso Cortès, font plus pour le monde que ceux qui combattent." Et le grand homme d'Etat ajoutait : " Si le monde va de mal en pis, c'est qu'il y a plus de batailles que de prière." O'Connel, le saint libérateur de l'Irlande, le disait aussi : " Je suis plus puissant à genoux pour prier que debout et le bras tendu pour combattre." On peut tout nous enlever, la parole et l'action. Mais la prière monte sans voix jusqu'au trône de Dieu, invincible et toujours triomphante pour nos enfants.

Peut-être qu'à défaut de nos succès apostoliques, notre prière ardente suscitera parmi ces petits, qui sont nos fils, les libérateurs attendus de la sainte Eglise, et les réformateurs de notre société. Peut-être elle obtiendra de nouveaux prêtres pour s'associer à notre mission rédemptrice. Peut-être toutes nos prières sacerdotales unies feront grandir dans l'une de nos écoles quelque sau-

veur, un humble enfant qui portera dans les plis de son drapeau l'honneur de Dieu et la gloire de la France.

Mettons, Messieurs, ces espérances sous la protection bénie et toute puissante de Marie. La Vierge Mère nous apprendra, mieux que tout autre, le secret de former les enfants de Dieu. Ce qu'elle a été pour Jésus, nous le devons être à notre tour pour la jeunesse. Le prêtre est le continuateur de Notre-Dame. Souvenons-nous toujours que notre sacerdoce n'est pas un empire, pas une conquête, pas même seulement une amitié, mais, suivant la forte parole de l'Apôtre, une vraie paternité des âmes : *Filioli, quos iterum parturio donec Christus formetur in vobis.* AMEN.

LES JUIFS

Leur passé, leur présent, leur avenir. Étudié dans l'écriture sainte et la tradition, par M. l'abbé Doublet, chanoine d'Arras. Auteur du guide du prêtre dans ses prédications de saint Paul, de Jésus-Christ, des psaumes, etc., etc.

1 vol. in-12..... 80.88.

Ce serait grandement se tromper de croire que la véritable *Question juive* soit circonscrite dans les tumultueuses animosités qui, à l'heure actuelle, se rattachent à ce mot. La prodigieuse fortune d'Israël, l'insolence du proscrit d'hier, dominateur aujourd'hui, le large contingent qu'il prête à nos pires ennemis, l'animosité sourde ou la haine ouverte qu'il montre trop souvent à l'égard du catholicisme, les trahisons de son or, les impiétés de sa plume, son alliance avec les Francs-Maçons, les dangers véritables qu'il fait courir à la Société chrétienne; d'autre part, les revendications trop légitimes de celle-ci contre de tels dangers, — c'est là une poussière aveuglante qui ne laisse pas assez voir le sol d'où elle jaillit. Or, ce sol vaste et profond existe; il y a une Question juive, question la plus actuelle de toutes, sur laquelle le Cardinal Pitra prononçait naguère ces solennelles paroles: " Nous sommes en présence de l'un des faits graves de l'histoire contemporaine. Il faut en effet, remonter bien haut dans les annales de l'Eglise et peut-être faudra-t-il descendre jusqu'à la fin des temps pour rencontrer un pareil ébranlement. "

Grande question que celle qui a le peuple israélite pour objet! Question grave, ardue, complexe, mystérieuse et réservée.

Question *grave* assurément. Nous pourrions en trouver la preuve tout proche de nous, sous nos yeux. Après des siècles d'immobilité et de silence, tout à coup, comme à l'improviste, le peuple Juif apparaît à notre Société déconcertée plus vivant, plus fort, plus audacieux qu'il n'a jamais été. Il rêve la domination universelle; il y travaille, il commence à y réussir, jusqu'à ce point de jeter dans la stupeur notre Europe en décadence. Comment ce

peuple, si petit en nombre, si dénué de ressources durant de longs siècles, honni, haï, rejeté de partout, a-t-il pu parvenir en moins d'un siècle d'émancipation, à une telle puissance et rêver de telles conquêtes ? Ce problème restera à jamais sans solution satisfaisante pour ceux qui se mettent en dehors de la Révélation chrétienne. Pour nous catholiques la question juive est une question grave, surtout à cause de ce que nous savons de ce peuple. Son histoire ne ressemble à aucune autre ; son passé est un passé divin. Elu par Dieu pour des destinées étonnamment grandes, dépositaire de la vérité religieuse, des promesses de la Rédemption, du premier Testament accordé à l'humanité, chargé de préparer les jours du Messie, portant en ses veines le sang dont le Messie devait naître, le peuple Juif n'a presque aucun des traits qui caractérisent les autres peuples. Dans sa splendeur primitive, il dominait par sa civilisation les plus brillants empires ; dans son crime et sa chute, il reste impérissable et aucune des destructions humaines n'a prise sur lui ; dans sa haine du Christ il est plus passionné qu'aucun autre adversaire ; dans la vie étrange qu'il traîne depuis son déicide, s'il laisse voir un peuple frappé de Dieu, ne montre-t-il pas aussi une immortalité en réserve ? Comme l'ange déchu qui, dans sa chute, a gardé ses puissances naturelles, Israël, à travers son crime et son châtiement, conserve ses qualités natives. C'est là un peuple prodigieusement fort. Nous l'avons émancipé : il nous domine. Une question juive, question grave entre toutes a surgi. Or, de cette question, qu'on le sache bien, le Catholicisme garde seul les solutions victorieuses, car seul il est le salut de tout peuple et la sauvegarde de toute société. Si les Juifs sont à l'heure actuelle un très grand danger pour la France, pour l'Europe, pour tous les pays où ils dominent en maîtres, le Catholicisme est seul de taille à se mesurer avec eux. D'autre part, c'est dans ce même catholicisme que les juifs trouveront leur véritable sauvegarde. L'Eglise conserve un invincible amour à ce triste et malheureux Israël que son antique et effroyable prévarication a fait maudire. Elle ne peut passer devant ce grand coupable sans lui donner les larmes de sa piété et les paroles de sa vie éternelle. Sans l'Eglise catholique ni nos Sociétés modernes ne se tireront du péril juif, ni Israël lui-même ne trouvera de vrai salut.

La question juive est une question *ardue*. Si la domination juive est désormais un fait acquis et indéniable au milieu de nos Sociétés, comment briser cette domination ? Comment aussi profiter des ressources que la vitalité juive peut prêter à nos caducités et à nos défaillances, sans que cette vitalité nous devienne une insolente et insupportable tyrannie ? Trois conduites également dangereuses sont en faveur. La Révolution a incliné vers une émancipation à outrance, croyant que plus elle émancipait les Juifs, plus elle en faisait des citoyens ; ne s'apercevant pas que le juif veut avant tout rester juif et former dans l'Etat un état plus prépondérant que l'Etat lui-même. Le Socialisme s'en viendra tout à l'heure réclamer l'assaut sanglant de la fortune juive. Mais

depuis quand les pilleries violentes ont-elles procuré à une Société sa sécurité et sa force ? Hélas ! il en est d'autres qui tranchent à leur façon la question juive. Notre grand monde déchristianisé, sensualiste, fou de bien-être et de plaisirs, a prétendu faire servir Israël à ses vices et aux désastres financiers que ces vices amènent. L'or du juif ouvre à ces désœuvrés des perspectives enchanteuses, tout un monde de jouissances ! Ils s'y précipitent, et, s'il faut pour s'en faire les hôtes flétrir dans une promiscuité meséante la noblesse du baptême chrétien, il n'importe, pourvu qu'ils s'amusement.

Où sera la solution digne et puissante ? Dans l'Eglise catholique. Le jour où les Juifs, désabusés enfin de leurs erreurs, touchés de la grâce, émus de douleur et d'amour retrouveront comme Sauveur celui dont ils font, depuis leur déicide, l'objet d'une haine impie autant qu'implacable, devenus des frères, enfants de l'Eglise, ils apporteront aux Patries terrestres autant de secours qu'ils leur font à l'heure présente courir de dangers. La question n'a qu'une issue et c'est celle-là.

Car, remarquons-le, une pareille question n'est pas seulement grave et ardue ; pour la dénouer avec sagesse et puissance, il faut savoir qu'elle est *complexe*. Etudions-la au Calvaire : elle est là toute vive et elle se montre sous son double aspect. L'Israël déicide est horrible à voir ; il poursuit la Victime expirante d'une haine atroce ; ses blasphèmes font frémir ; il voue au Christ, à ses fidèles, à son Eglise, à la lignée chrétienne entière d'implacables haines et les enveloppe dans une vengeance sans merci. Mais est-ce là tout le peuple juif ? Non certes. A coté de cet Israël maudit, il en est un autre qui pleure, qui prie, qui souffre au pied du Golgotha. Marie est une Juive. Les Saintes Femmes, les Apôtres, les Disciples, l'Eglise de Jérusalem toute entière, ce sont là des enfants d'Israël. Par dessus tout, les dominant de la hauteur de leurs cieux, l'Homme-Dieu qui expire s'est fait selon son humanité fils de David ; le sang qu'il verse pour le salut du monde il l'a pris des veines de ce peuple dont il est le rejeton mille fois béni, *ex quibus est Christus secundum carnem*. Impossible à qui prétend étudier la question juive d'omettre cette saisissante considération.

On le peut d'autant moins que par là seulement se découvre le caractère le plus essentiel de la question juive, qui est d'être une question *réservée*. Dieu seul en est maître ; seul il tient renfermé dans les trésors de sa justice, de sa miséricorde et de sa sagesse, le présent et l'avenir de ce peuple. L'a-t-il pour jamais brisé au jour de son déicide ? Ou bien, après des siècles d'expiation, quand aura pris fin une obstination qui nous semble invincible, tient-il en réserve pour ce Prodigue des grâces de retour et des espérances de pardon ? Quel autre que Dieu peut le dire ?

Étonnante chose ! La situation des juifs préoccupe tous les esprits ; les écrits se multiplient pour dénoncer leurs méfaits, signaler leur envahissante fortune, pronostiquer le sort qu'ils réservent à la France et à l'Europe ; il n'est bruit partout que du prochain avenir de ce peuple, hier esclave, aujourd'hui domina-

teur et souverain... mais qui se préoccupe de la pensée divine sur ce peuple? Qui demande à la révélation des lumières pour éclairer cet abîme? Qui semble se douter que l'avenir de la nation juive est l'impénétrable secret de Dieu? Il en est ainsi pourtant. Aux termes qu'emploie le grand Apôtre, aux exclamations de stupeur qu'il fait entendre, nous voyons clairement qu'il s'agit ici de l'un des secrets les plus impénétrables de la Providence, que l'avenir du peuple juif répond à l'une des plus vastes œuvres de la sagesse et de la miséricorde de Dieu. Après que l'apôtre a disserté sur la chute d'Israël et sur sa restauration future : *O profondeur, s'écrie-t-il, o profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu! Oh! qu'incompréhensibles sont ses jugements! Oh! qu'inscrutables sont ses voies! qui a connu la pensée divine?*

Qui se fera le conseiller de Dieu? Qui peut dire ce qu'il est expédient de craindre ou d'espérer, quant aux juifs? Persécuteurs aujourd'hui, demain ils pourront être des frères, des soutiens, l'appui d'un vieux monde qui s'écroule dans le sensualisme et l'impieité. *O profondeur!...*

La véritable étude de la question juive doit donc se faire à la lumière des *Révélation divines* : c'est ce que nous allons tenter.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.

PREMIÈRE PARTIE

LES RÉVÉLATIONS DE L'ÉCRITURE SUR LE PEUPLE JUIF.—Chap. I. L'Israël déicide tel que le dépeint l'Écriture.—Chap. II. Le repentir et la conversion tels que nous les annonce l'Écriture.—Chap. III. Suites des révélation de l'Écriture sur le repentir et la future conversion du peuple juif.—Chap. IV. La conclusion qui s'impose est de travailler à ramener à l'Église la nation israélite.

DEUXIÈME PARTIE

LA QUESTION JUIVE ÉTUDIÉE DANS LES PÈRES DE L'ÉGLISE.—Chap. I. Les affirmations.—Chap. II. Les commentaires.—Chap. III. Les commentaires (*suite*).

TROISIÈME PARTIE

CONSIDÉRATIONS HUMAINES SUR LA QUESTION JUIVE.—Chap. I. Danger que fait courir aux peuples chrétiens la prépondérance juive.—Chap. II. La prépondérance juive fruit de l'imprudence et des fautes des peuples chrétiens.—Chap. III. Le danger des peuples chrétiens est aggravé par les qualités très réelles de la nation juive.—Chap. IV. La conclusion qui s'impose est qu'il faut travailler à ramener à l'église catholique le peuple israélite.—APPENDICE.

HISTOIRE DE LA B^{SE} MARGUERITE - MARIE

Et des origines de la dévotion au Cœur de Jésus

Pour faire suite à l'histoire de Sainte Chantal

Se édition, un beau volume in-12..... \$1.00

PARTIE LEGALE

Rédacteur : ALBY

DECISIONS JUDICIAIRES

Nos tribunaux viennent de juger :

1° Qu'une servante fait partie de la famille dans laquelle elle est engagée comme servante, et, qu'en conséquence, en maladie les honoraires du médecin sont à la charge du maître. Si ce dernier ne veut pas être responsable il doit d'avance avertir le médecin (C. C. Montréal, *Re Dr J. M. Beausoleil, vs Médéric Chagnon, Mathieu juge.*)

2° Qu'en vertu du code municipal le droit de voter à une élection municipale est subordonné au paiement préalable des taxes imposées sur l'immeuble qui donne la qualité d'électeur.

Et

Que si le propriétaire n'a pas payé ses taxes municipales, le locataire, perd son droit de voter quoiqu'il ait payé ses taxes personnelles (C. S. Terrebonne, *Re contestation d'élection Rodrigue, Taschereau, juge.*)

3° Qu'une société de bienfaisance, qui se charge de faire traiter ses membres en maladie, n'a pas le droit de les envoyer dans les hôpitaux, qu'au contraire, elle est obligée de les faire traiter à domicile, (Cour de circuit de Montréal, *Re Paul Gougeon vs L'Union Saint Joseph de Saint-Henri, Champagne, juge.*)

4° Qu'une rivière navigable (1) appartient entièrement au gouvernement quoique certaines parties de cette rivière ne soient pas navigables (Cour du Banc de la Reine, en Appel, Montréal, *Re Lemon Thomson vs Wm H. Hardman et al. et le procureur général, intervenant.*)

DIME. — SACREMENTS.

QUESTION.—Un curé a-t-il le droit de refuser la communion à un de ses paroissiens qui refuse de lui payer la dime ?

Un abonné.

RÉPONSE.—Si vous croyez avoir des raisons de vous plaindre de votre curé pour refus des sacrements adressez vous à votre évêque. Les tribunaux civils n'ont pas de juridiction dans cette matière.

AUX CORRESPONDANTS

1° A M. T.....

Le jugement que vous citez a été confirmé par la Cour de Revision à Montréal. Ce jugement est évidemment injuste. Malheureusement il a été impossible à l'adjudicataire de porter sa cause en appel car le montant du litige n'est pas assez élevé.

2° A De. Ve. M. B.

Le tuteur a eu tort de faire la vente en question. L'héritier majeur a eu également tort.

Le tuteur n'a pas le droit de vendre de gré à gré les meubles du mineur. Il faut qu'il observe les formalités ordonnées par la loi (2).

De son côté l'héritier majeur n'a pas le droit de vendre un objet de la succession sans le consentement de ses cohéritiers. Il ne peut faire seul une semblable vente que si l'objet tombe dans son lot (3) dans le partage du mobilier de la succession.

(1) Voyez le code d'ill., Art. 400.

(2) Voyez l'art. 233 du code civil et l'art. 1320 du code de Procédure civile.

(3) Voyez l'art. 697 du Code d'ill.

3° A Justitia.

Il est impossible de répondre à votre question sans avoir le contrat de mariage et le contrat subséquent que vous mentionnez. Je reproduis ici l'article 5581 des Statuts Refondus de la Province de Québec. Il vous servira peut-être pour décider la question qui vous occupe.

5581.—Il est loisible à tout mari :

a. D'assurer sa vie ou
b. D'appliquer toute police d'assurance sur sa vie, de laquelle police il est le porteur.

Au profit et au bénéfice de sa femme, ou
De sa femme et de leurs enfants généralement ;
De sa femme et des enfants à lui, des enfants à elle et des enfants des deux généralement ;

De sa femme et des enfants à lui ou des enfants à elle généralement.
De sa femme et d'un ou de plusieurs des enfants à lui ou à elle, ou de leurs enfants.—

2. Et à tout père ou mère,

a. D'assurer sa vie, ou
b. D'appliquer toute police d'assurance sur sa vie de laquelle police il, ou elle, est porteur, au profit et pour le bénéfice des enfants à lui ou des enfants à elle ou de l'un ou de plusieurs de leurs enfants.

PEINES DISCIPLINAIRES.

On lit dans l'*Univers*.

La cour d'appel de Nancy vient de rendre un arrêt dans une affaire regrettable soulevée par M. l'abbé Marchand ancien desservant de la paroisse de la Croix-aux-Mines, actuellement prêtre libre, demeurant à Saint-Dié.

Suspendu à la suite d'un procès qu'il avait intenté à un prêtre, cet ecclésiastique soutenait que la *Semaine Religieuse* n'avait pas le droit de publier la décision qui le frappait. Il engagea une instance réclamant 10,000 francs de dommages-intérêts. Mgr Sonnois, alors évêque de Saint-Dié, intervint et couvrit l'imprimeur de la feuille diocésaine, revendiquant la responsabilité de la publication et affirmer qu'il avait agi dans les limites de ses droits d'évêque.

Par jugement en date du 20 janvier 1894, le tribunal a admis l'intervention de l'évêque et a débouté M. l'abbé Marchand.

Appel ayant été fait, la cour de Nancy a rendu vendredi un arrêt semblable au jugement. La décision de la cour reconnaît qu'au point de vue juridique, une sentence épiscopale peut être publiée par la presse.

NOTE.—Voici le texte de l'arrêt rendu par la Cour d'Appel de Nancy. Cette cause a beaucoup d'analogie avec la célèbre cause du *Canada Revue vs. Monseigneur Fabre*.

La cour,

Attendu que la publication de la sentence prononcée par l'évêque de Saint-Dié contre l'abbé Marchand est justifiée par la résistance opiniâtre de cet ecclésiastique, qui s'est efforcé de se soustraire aux mesures légitimes prises contre lui par son supérieur hiérarchique ;

Que, d'une part, il n'a tenu aucun compte de la peine canonique qui l'a frappé, peine qu'il a été, dès lors nécessaire, pour la rendre efficace, de porter à la connaissance des prêtres du diocèse ; que, d'autre part, la publicité donnée à la décision épiscopale avait pour but de la communiquer à l'appelant lui-même, auquel elle n'avait pu être régulièrement notifiée ;

Que, dans cette situation, l'insertion reprochée à Humbert ne saurait constituer un acte abusif ou illicite pouvant donner ouverture à une action en dommages-intérêts ; qu'il n'a fait qu'obtempérer aux injonctions de l'évêque de Saint-Dié dont il n'a été, dans cette circonstance, que le préposé, ce qui rend recevable l'intervention du chef du diocèse... ; confirme, etc...

LA QUESTION RELIGIEUSE EN ORIENT

Et l'Union des Eglises, par un Missionnaire.

In-12..... \$0.25

(suite)

II

IMPOSSIBILITE DU STATU QUO

Il y a bientôt un siècle que Joseph de Maistre formulait sur les Eglises d'Orient un jugement qu'on ne peut rappeler aujourd'hui sans éprouver un sentiment d'admiration pour ce puissant génie, qui, ainsi qu'on l'a répété bien des fois, savait lire dans l'avenir...

Mais avec l'admiration pour leur auteur, il fait naître en même temps dans tous les cœurs amis de l'Orient une poignante angoisse et une crainte très réelle : en comparant ces paroles terribles avec l'état actuel des Eglises orientales, on se demande si le moment n'est pas venu où les profondes intuitions de l'éloquent penseur vont devenir des réalités.

Voici ce que disait de Maistre à une époque où rien ne pouvait faire prévoir la fièvre d'instruction qui envahit l'Orient tout entier :

“ Toutes ces Eglises séparées du Saint-Siège au commencement du XII^e siècle, peuvent être comparées à des cadavres gelés dont le froid a conservé les formes. Ce froid est l'ignorance qui devait durer pour elles plus que pour nous ; car il a plu à Dieu, pour des raisons qui méritent d'être approfondies, de concentrer jusqu'à nouvel ordre toute la science humaine dans nos religions occidentales.

“ Mais dès que le vent de la science, qui est chaud, viendra à souffler sur ces Eglises, il arrivera ce qui doit arriver suivant les lois de la nature : les formes antiques se dissoudront, et il ne restera que la poussière.

“ Si la foi antique règne encore dans tel ou tel pays séparé, la science n'y est point encore arrivée, et si la science y a fait son entrée, la foi en a disparu ; ce qui ne s'entend point, comme on le sent assez, d'un changement subit, mais graduel, suivant une autre loi de la nature, qui n'admet point les sauts, comme dit l'Ecole. Voici donc la loi aussi sûre, aussi invariable que son auteur : *Aucune religion, excepté une, ne peut supporter l'épreuve de la science.*

“ Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas : La science est une espèce d'acide qui dissout tous les métaux, *excepté l'or.* ”

Et plus loin il ajoute : “ Nos langues et nos sciences les pénétreront (ces Eglises), et nous les verrons parcourir, avec un mouvement accéléré, toutes les phases de dissolution que le protestantisme calviniste et luthérien a déjà mises sous nos yeux.

“ Dans toutes ces Eglises, les grands changements que j'annonce commenceront par le clergé ; et celle qui sera la première à donner ce grand et intéressant spectacle, c'est l'Eglise russe, parce qu'elle est la plus exposée au vent européen. ”

Après avoir médité ces graves paroles, jetons un regard sur l'Orient, et voyons ce qui s'y passe.

La science, le grand acide, comme l'appelle de Maistre, commence à y pénétrer : l'Orient veut, à son tour, profiter des lumières de l'Occident, que celui-ci, à une autre époque, a reçues de lui. Il en est avide, il y court de toutes ses forces : il a besoin, et un besoin irrésistible, de cette science qu'il avait désapprise depuis longtemps. Ce besoin ne se fait pas seulement sentir dans les classes les plus élevées, au sein des grandes villes ; il pénètre jusqu'au peuple ; tous veulent approcher leurs lèvres de cette coupe enchanteresse, et les plus humbles hameaux en ont soif comme les cités les plus importantes.

Et ce besoin, tout contribue à le faire naître, à l'exciter, à l'entretenir. Aujourd'hui que les distances n'existent presque plus, qu'un mouvement continu de va-et-vient rapproche les races les unes des autres, que les relations autrefois presque impossibles sont devenues d'une extrême facilité, l'Orient ne reste plus et ne peut plus rester dans son isolement séculaire. Il faut qu'il participe à la vie commune des autres contrées, et, pour y participer plus pleinement, ses enfants accueillent avec une ardeur sans limites tous ceux qui leur apportent l'enseignement, la science, qui leur fournissent les moyens d'entrer dans le concert des peuples.

Que ceux qui leur apportent cette science soient des catholiques convaincus, des protestants de toute secte et de toute nuance, des libres penseurs sans foi ni doctrine, peu importe ; dès que la science est avec eux, ils sont les bien venus, leurs écoles se remplissent, et le grand acide est répandu à foison.

En parcourant les diverses contrées de l'Orient, on constatera sans peine, partout, parmi les nations chrétiennes de ces antiques régions, depuis l'Égypte jusqu'à Constantinople et à Téhéran, cette soif d'apprendre, ce besoin d'entrer en relations avec l'Européen qui apporte la science. Et lorsqu'il ne trouve pas sur les lieux mêmes une satisfaction suffisante, l'Oriental abandonnera provisoirement, s'il le faut, son pays, pour l'aller chercher dans des régions plus fortunées.

C'est par milliers qu'il faut compter aujourd'hui les écoles dans des régions où, il y a cinquante ans, on savait à peine ce qu'était une école.

Sans doute, en entrant dans ces écoles qui lui promettent de satisfaire son besoin d'apprendre, l'Oriental ne songe pas à y laisser son antique foi en y puisant la science. Beaucoup même de ces écoles feront briller sa foi d'un nouveau lustre en la rendant plus éclairée et plus forte ; mais, hélas ! il n'en reste pas moins vrai aussi que, dans beaucoup d'autres, il perdra la foi de son baptême et n'aura trouvé, en s'instruisant, qu'une science ruineuse.

Ils sont déjà nombreux en Orient, ceux que l'acide a touchés ; plus nombreux encore ceux sur lesquels il commence à exercer son influence délétère. Et le mouvement est donné, et il ira se continuant, s'accélégrant même de plus en plus, parce que les causes qui l'ont fait naître deviennent de jour en jour plus puissantes et plus impérieuses. Insensé serait celui qui tenterait aujourd'hui de l'arrêter. Il faut le subir : les Eglises orientales ne peuvent s'y soustraire quand même elles le voudraient, et elles ne le veulent pas. Pour les catholiques, quelques craintes qu'ils en conçoivent, ils doivent non seulement céder à ce vent de science ; mais, bien plus, ils doivent en être les plus ardens promoteurs pour le diriger et l'empêcher de tout détruire.

Tel est le fait qu'un regard même superficiel sur l'Orient permet de constater. Or, en présence de ce fait, même sans être prophète et sans avoir l'intuition de l'avenir, comme de Maistre, la logique la plus élémentaire permet de tirer quelques conclusions importantes, à notre humble avis, pour la solution de la question religieuse en Orient.

La première de ces conclusions, qui s'impose avec évidence à tout esprit réfléchi, est que le *statu quo* devient absolument impossible.

Qu'elles le veuillent ou non, les Eglises orientales dissidentes ne sont pas à même de résister à ce courant qui entraîne tout loin d'elles. Dans le plus grand nombre des localités, elles n'ont pas d'écoles ouvertes capables de retenir les enfants de leur communauté ; elles n'ont pas des maîtres à opposer à ceux que les agents venus du dehors établissent partout ; souvent même elles n'ont ni les ressources ni la volonté nécessaires pour faire une opposition sérieuse. Ceci est absolument vrai et sans restriction, pour les Coptes d'Egypte, pour les Nestoriens du Kurdistan et de la Perse, pour les Jacobites de Syrie, de Mésopotamie et de l'Asie Mineure, pour un grand nombre de districts de l'Arménie, et même pour les Grecs non unis des patriarcats d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem. Rien, en bien des endroits, n'est tenté pour s'opposer au torrent envahisseur, ou du moins pas assez pour le détourner.

Les statistiques qu'on verra plus loin prouveront mieux encore ce point, qu'une petite expérience de l'Orient fait comme toucher du doigt.

Ces populations dont nous venons de parler échapperont donc, dans un avenir plus ou moins éloigné, à ces Eglises dissidentes qui, par là même, cesseront d'exister comme communions distinctes.

Pour ces Eglises, c'est à la masse tout d'abord que l'acide de la science s'attaque, contrairement à ce que disait de Maistre, qui annonçait que son action dissolvante commencerait par le clergé.

Mais n'oublions pas que de Maistre avait surtout en vue, comme il le dit d'ailleurs lui-même, les Eglises *phoitiennes*, et principalement l'Eglise de Constantinople et celle de Russie.

Or qu'on veuille bien y faire attention, et on se convaincra que

là aussi l'*acide*, le *grand acide*, accomplit son œuvre de décomposition.

Pour l'Eglise de Constantinople, cette dissolution a commencé depuis longtemps. En faisant pénétrer la civilisation européenne dans la Russie, Pierre le Grand a senti en même temps le besoin de soustraire son empire à l'autorité spirituelle de Constantinople, et c'est de là que date le démembrement de l'ancien patriarcat de Byzance. On verra plus loin le principe qui a présidé à cette décomposition. Plus tard, sous l'influence de la science européenne et avec le secours de l'Europe, la Grèce renaît de ses ruines et se constitue en royaume indépendant ; à l'exemple de Pierre le Grand et mue par le même principe, la Grèce se détache à son tour du patriarcat de Constantinople, pour constituer une Eglise nationale.

Une fois en si bon chemin, le mouvement de dissolution, sous l'influence des idées modernes, va toujours se répandant de proche en proche ; à mesure que de nouvelles principautés chrétiennes se forment au détriment de l'Empire turc, elles se constituent en Eglises autocéphales et se proclament indépendantes du patriarcat œcuménique. Si les choses continuent à marcher comme elles l'ont fait jusqu'ici, et on ne voit pas comment le Phanar pourrait s'y opposer, le patriarche de Byzance serait bientôt réduit à n'avoir plus aucune juridiction extérieure ; c'en sera fait, alors, du patriarcat œcuménique : il n'y aura plus d'Eglise grecque, mais un plus ou moins grand nombre d'Eglises autonomes.

Mais ce n'est pas tout : le grand dissolvant pénètre aussi ces Eglises nouvelles détachées de Constantinople, et c'est là que nous allons se voir réaliser peu à peu les vues anticipées de de Maistre.

Commençons par la Russie, la première Eglise autocéphale détachée de Constantinople, la plus importante de toutes, celle qui, extérieurement du moins, semble opposer une résistance plus grande au dissolvant de la science.

Malgré toutes les mesures les plus rigoureuses, le dissolvant accomplit là son œuvre et l'accomplit efficacement. C'est un fait connu de tous que les sectes abondent en Russie et qu'elles menacent de ruiner peu à peu l'Eglise officielle. Un ouvrage publié récemment en France par un Russe, M. Tsakni, énumère plus de quinze de ces sectes, toutes sorties de l'orthodoxie, et évalue à quinze millions le nombre de leurs adhérents, malgré les énergiques répressions du pouvoir. Ce nombre va toujours croissant.

M. Soloviev, dans son ouvrage : *La Russie et l'Eglise universelle*, donne le même chiffre de sectaires pour l'Empire russe ; M. Leroy-Beaulieu le confirme également.

On sait aussi l'audace et les puissantes ramifications de la nouvelle secte des nihilistes, secte née de la science philosophique allemande, ou plutôt de la dernière évolution à laquelle est parvenue la négation de l'autre côté du Rhin. On n'a pas oublié que le nihilisme se propage surtout parmi la jeunesse des universités, et ronge peu à peu la classe qui sera un jour dirigeante dans

l'Empire. Les doctrines négatives ont fait un tel progrès en Russie, que les classes éclairées sont devenues tout au moins indifférentes en matière de religion, et que, chez elles, les systèmes philosophiques ont remplacé la foi.

Le clergé russe lui-même n'échappe plus aujourd'hui au dissolvant. Jusqu'à nos jours, son ignorance l'avait comme cliché dans son antique forme : la théologie russe actuelle n'existe que depuis un demi-siècle. On peut voir ce fait attesté dans la *Théologie orthodoxe* de Macaire (*Introduction*). Or, cette théologie se présente déjà à l'observateur comme profondément imprégnée d'idées protestantes.

N'est-elle pas éminemment protestante, cette idée de l'Eglise émise par Mgr Philarète, métropolitain de Moscou : " La vraie Eglise chrétienne embrasse toutes les Eglises particulières qui confessent Jésus-Christ venu en chair. La doctrine de toutes ces sociétés religieuses est, au fond, la même vérité divine : mais elle peut être mêlée à des opinions et des erreurs humaines. De là, il y a, dans l'enseignement de ces Eglises particulières, une différence de plus ou de moins de pureté, etc. "

" Tel est, ajoute M. Soloviev, à qui ces lignes sont empruntées, le sentiment de Mgr Philarète, et la meilleure partie du clergé russe pense comme lui. "

On peut voir aussi l'idée protestante relativement à la nature de la *justification* dans la *Théologie* de Macaire. Il serait aisé de multiplier les exemples ; mais il suffit d'avoir indiqué que le principe du libre examen a fait son entrée dans l'Eglise russe. Or ce principe, partout où il pénètre, détruit toute croyance, lorsqu'il n'est pas combattu par une autorité doctrinale assez puissante pour s'imposer. Cette autorité n'existe pas et ne peut pas exister dans l'Eglise russe : le libre examen y poursuivra donc son œuvre, peut-être pas toujours ouvertement, parce que la force matérielle lui fermera la bouche, mais il la continuera d'une façon latente ; et lorsque arrivera le moment où la force brutale ne sera plus là pour l'empêcher de se montrer, son œuvre de dissolution sera accomplie.

Qui pourrait affirmer aujourd'hui que cette œuvre néfaste n'est pas déjà réalisée en grande partie ? Les défenseurs même les plus sincères de l'Eglise russe avouent que la moitié des membres de l'Eglise orthodoxe ne lui appartient qu'en apparence, qu'elle n'est plus retenue dans son sein que par la crainte des peines temporelles.

Cet esprit de libre examen a pénétré en Russie et dans le clergé russe, à l'époque peu éloignée où bon nombre des professeurs de ses quatre académies ecclésiastiques étaient d'origine allemande, et infiltraient peu à peu le protestantisme au sein du haut personnel de la cléricature. Aujourd'hui les professeurs allemands sont bannis ; mais le levain jeté par eux continuera malgré tout à corrompre la masse, parce qu'un levain de cette nature ne peut être banni par la force extérieure. Il y faudrait une autorité doctrinale écoutée et respectée de tous, et, encore une fois, la Russie ne possède point une telle autorité qui s'impose.

Ce qui est vrai pour l'Eglise orthodoxe russe l'est plus encore, si c'est possible, pour l'Eglise hellène. Là le dissolvant de la science moderne libre-penseuse, ou, ce qui est tout un, le libre examen, exerce sur le clergé instruit une influence de jour en jour plus puissante. C'est en effet dans les universités protestantes de l'Allemagne que se forme l'élite de ce clergé, destiné à être un jour la lumière de l'Eglise orthodoxe grecque ! Aussi le résultat n'a pas tardé à se montrer tel qu'on pouvait l'attendre.

“ Pendant ces dernières années, écrit M. Lionel Radiguet, il s'est introduit de ce chef, dans le haut clergé schismatique, des éléments dangereux, des hommes plus ou moins inféodés à l'esprit protestant, quand, ce qui est pis encore, leur christianisme lui-même n'a pas évaporé au contact délétère des universités allemandes. ”

Ce mal, cette influence délétère, cette infiltration au libre examen dans l'Eglise hellène poursuivra ses ravages, soit que son haut clergé continue à se former près des universités allemandes, soit qu'il demande aujourd'hui la science à la jeune université d'Athènes. Celle-ci est, en effet, imbue des idées et des tendances de l'école moderne allemande d'où elle tire son origine et dont elle s'est infusé l'esprit.

L'*Acropolis* du 21 mars 1889 publiait les lignes suivantes qui viennent si bien à l'appui de ce qu'on vient de lire : “ Le professeur de théologie a dit au Parnasse, avant-hier, qu'il a fait des recherches jusque dans les siècles les plus reculés du christianisme et a découvert que les premiers chrétiens n'avaient pas de rites. Ils faisaient des aumônes, ils faisaient des bonnes œuvres, ils mouraient pour la foi et la patrie ; mais nulle part ils n'avaient de temples, ni de prières, ni de jeûnes. Il ne sait pas si quelque part on rencontre des sacrements. En fin de compte, il a découvert l'esprit de religion, mais esprit tout autre que l'hellénique. ”

Si l'on veut se rendre compte des ravages que ce nouvel esprit de religion fait dans l'Eglise grecque, on peut voir, dans la même Revue, au numéro de janvier 1891, un discours d'un professeur de l'université d'Athènes devant les théologiens d'Iéna, et, au numéro d'octobre 1885, quelques extraits de journaux orthodoxes : on aura sous les yeux un spectacle profondément triste, mais très instructif.

On est loin, bien loin, des énergiques professions de foi que l'Eglise grecque du XVII^e siècle formulait contre le protestantisme. Alors le *grand acide* ne l'avait pas encore attaquée : aujourd'hui il la ronge.

Le mal n'est pas moindre en Serbie, en Bulgarie et en Roumanie. L'exarque de la Bulgarie, Mgr Joseph, le constatait publiquement dans un discours prononcé à Constantinople en 1885, le jour de la fête de saint Méthode. “ La masse du peuple, disait-il, est froide et indifférente. Quant à la classe cultivée, elle est décidément hostile à tout ce qui est saint ; et ce n'est que la crainte des Russes qui l'empêche d'abolir l'Eglise en Bulgarie. ”

Là aussi le grand acide a pénétré, et, comme dans les autres

branches de l'Eglise orientale, il accomplit son œuvre de décomposition.

Ces malheureuses Eglises sentent le mal dont elles sont frappées : les esprits éclairés qui y sont attachés et qui n'ont pas encore été atteints eux-mêmes, voudraient y porter remède ; mais ce remède, où le trouver ?

L'idée d'un concile général des Eglises orthodoxes s'est fait jour comme devant fournir ce remède indispensable ; mais ce concile lui-même, dont l'idée a été discutée par la presse religieuse russe et des autres pays de l'orthodoxie, a été reconnu impossible : il aurait fallu s'entendre d'abord sur la question de la présidence, sur le lieu de la réunion, amener toutes les Eglises autocéphales à y prendre part, avec la volonté d'en accepter les décisions et de les mettre en pratique ; mais comment entreprendre, même la discussion de ces préliminaires, avec des Eglises qui craignent toutes de voir le plus fort absorber le faible, et de perdre l'indépendance qu'elles se sont attribuée ! Reconnaîtrait-on le patriarche de Constantinople comme tête du concile, alors qu'on s'est précédemment soustrait à sa juridiction ? Evidemment non. D'un autre côté, ce patriarcat de Constantinople, si amoindri, n'aurait pas voulu, cela est non moins évident, renoncer à ses antiques prérogatives.

Et puis, quand même on supposerait possible la réunion d'un concile de ce genre, avec la participation de toutes les Eglises d'Etats orthodoxes, ces décisions ne sauraient être absolument imposées : il manquerait à ce concile l'autorité suffisante pour se faire accepter et respecter.

On a donc renoncé à cette idée reconnue impraticable ; et, en attendant, l'acide rongé, rongé toujours, menaçant de tout détruire dans un avenir plus ou moins éloigné.

On le voit donc, le *statu quo* est devenu impossible, quand même les Eglises d'Orient voudraient le conserver. Une force venue du dehors les entraîne malgré elles, force qu'elles se reconnaissent impuissantes à dominer, et qui, fatalement, en amènera la destruction par l'irrégion qui fait tant et de si terrible progrès, ou l'annexion au protestantisme, si ces Eglises n'acceptent enfin l'union avec l'Eglise catholique, seule capable de les sauver, de les relever et de leur redonner leur antique splendeur.

(à suivre)

HISTOIRE DE MADAME DUCHESNE

FONDATRICE DE LA SOCIÉTÉ DES RELIGIEUSES DU SACRÉ-CŒUR DANS L'AMÉRIQUE

POUR FAIRE SUITE A L'HISTOIRE DE MADAME BARAT

Par Mgr BAUNARD, recteur des facultés catholiques de Lille

2e édition, in-12..... \$0.75

ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE ANIMALES

Etude spéciale de l'homme, ouvrage répondant aux derniers programmes du baccalauréat ès lettres (deuxième partie) du baccalauréat de l'enseignement secondaire moderne du brevet supérieur d'instituteurs et d'institutrices, par J. Gubert, prêtre de Saint-Sulpice. Professeur de sciences naturelles au séminaire S.-Sulpice, à Issy.

1 vol. in-12..... \$1.00

L'auteur s'est proposé, en écrivant ce livre, d'offrir à la jeunesse catholique un manuel pratique et une œuvre d'éducation.

Un *manuel* n'est utile aux élèves que dans la mesure où il est clair, méthodique, conforme aux programmes officiels. Il appartient au lecteur de juger si ces qualités sont réalisées dans cet ouvrage.

La rédaction a été faite avec soin. Pour tracer des chemins faciles au travers d'un champ si vaste, les divisions logiques ont été mises en relief. Certaines questions, souvent fort obscures dans les livres élémentaires, ont été l'objet d'une attention toute spéciale : par exemple, les sécrétions, l'absorption, l'appareil lymphatique, l'assimilation, la sensation, etc., etc.....

Tout en s'inspirant du programme, l'auteur ne s'en est point fait l'esclave. Les programmes ne contiennent souvent que des indications sommaires. Il ne suffit pas que l'élève soit en mesure de répondre à ce questionnaire abrégé : l'intérêt de sa formation exige qu'on lui présente un corps de doctrine, où les principes soient bien posés, les conséquences logiquement déduites. Pour faire un cours vraiment scientifique, le maître a souvent besoin de combler des lacunes : en paraissant alors s'écarter du programme, il ne fait en réalité que l'expliquer et en souder les parties.

Si l'auteur a touché certains points que les programmes n'exigent point expressément, c'est qu'il les a crus nécessaires pour éclairer sa marche, ou si importants qu'il n'est plus permis aux élèves de les ignorer.

Ces additions font surtout l'objet de la première partie. Sous le titre de *Notions générales d'histoire naturelle*, l'auteur commence par établir les caractères qui rangent dans un si bel ordre tous les êtres de la nature. Puis, s'attachant aux êtres vivants en particulier, il étudie les *éléments chimiques* qui les constituent. Ces éléments, animés par le souffle vital, forment des *cellules et des tissus* qui sont comme les matériaux à l'aide desquels sont construits les organismes. En créant le Règne animal, le divin Architecte a peuplé la terre de formes variées où l'on distingue un ordre de perfection croissante, que révèlent bien les dernières *classifications*. Cet enchaînement des formes vivantes fait naître la question de l'*origine des espèces* ; nous ne pouvions la passer sous silence. Enfin les *parasites* de l'organisme, les microbes surtout, sont une actualité scientifique dont l'étude s'impose.

Dans la seconde partie, l'auteur mène de front l'anatomie et la

physiologie. Pour plus de clarté cependant, il a toujours pris garde de décrire les organes avant d'en indiquer les actes. Les notions d'anatomie comparée ont été mises à part, afin de ne pas embarrasser la marche de ceux qui voudraient s'en tenir à la connaissance de l'organisme humain. Mais elles sont indispensables à ceux qui souhaitent de saisir les belles harmonies de la nature.

Quelques notions philosophiques, en bien petit nombre assurément, ont été mêlées au texte. Une œuvre d'art parle d'elle-même aux connaisseurs ; cependant une légende explicative en précise toujours mieux le sens. De même, quoique la nature, ce chef-d'œuvre de l'Artiste suprême, ait un langage accessible à toutes les âmes, il n'est pas inutile de l'interpréter en langue vulgaire.

Il y a des âmes distraites qui ne se doutent pas que la nature parle. D'ailleurs cette voix, quelque puissante qu'elle soit, est ouverte aujourd'hui par les clameurs d'une science tapageuse, qui prétend que tout se réduit dans l'univers à la matière brute et au mouvement mécanique.

La nature dit deux choses clairement : l'âme et Dieu. Elle affirme l'âme, principe d'activité. L'activité règne à tous les degrés de la nature ; mais les œuvres qu'elle produit offrent des différences telles, qu'on voit évidemment qu'elle procède de sources très diverses. Elle est à son plus haut degré de perfection chez l'Homme, où les opérations spirituelles qu'elle exécute trahissent un principe indépendant de la matière et capable de survivre à la dissolution des particules matérielles : c'est l'âme.

La nature affirme Dieu. Ses rouages bien ordonnés et réguliers dans leur marche ne supposent pas moins un auteur que les horloges de nos beffrois. Le sauvage naïf croit, à la vue d'un chronomètre, qu'un petit homme, caché sous le cadran, en dirige les aiguilles. Il n'a point tort : car l'horloger est bien là, caché dans tous ces ressorts, et il paraît plus grand dans une œuvre qui marche seule, que s'il devait, par un contact constant et immédiat, en gouverner tous les mouvements.—De même, nos pères n'ont point erré en adorant Dieu caché sous son œuvre. La science moderne, en découvrant les lois de la nature, a dissipé certaines croyances naïves qui montraient le doigt de Dieu *immédiatement* engagé dans les phénomènes naturels : la science a surpris, c'est très vrai, les ressorts qui distribuent le mouvement. Mais, s'il paraît plus loin, Dieu n'en est que plus grand. Faire une nature qui marche seule sous l'impulsion d'un mouvement initial, nous paraît digne de l'Être dont la puissance est infinie.

Sans doute, des savants illustres ne découvrent point ces choses dans la nature : ils professent même du dédain pour ceux qui les y trouvent.

Nous ne contestons point leur valeur scientifique : nous avons même largement emprunté à leur science. Mais nous distinguons entre leur science et leur philosophie. Autant leur science est sérieuse, autant leur philosophie est peu fondée.

Quand on a enregistré des faits, quand on a formulé des lois, il reste encore à rechercher les causes. Ce qu'il y a de singulier

dans les ouvrages des savants dont nous parlons, c'est qu'ils commencent par enseigner que la science ne connaît pas des causes, et qu'ensuite ils enseignent que l'univers n'a point de cause ou qu'il est à lui-même sa propre cause.

Nous parlons, au contraire, de ce principe, que la science n'est complète que si, après les faits et les lois, elle découvre les causes. Mais ; tandis que les faits et les lois relèvent de la méthode expérimentale, les causes ne relèvent que de la méthode rationnelle. Munis de cette arme légitime, et partant franchement des données les plus récentes de la science, les philosophes chrétiens couronnent réellement l'édifice du savoir en reconnaissant l'âme spirituelle, cause des phénomènes humains, et Dieu, cause de tout l'univers.

Ce livre n'aborde que très discrètement ce domaine de la philosophie : mais il l'aborde sans crainte. Dans les chapitres de *différents règnes de la nature, de la sensation, des relations du cerveau et des facultés de l'âme*, l'auteur pose nettement les principes qui servent de base au spiritualisme. Il établit ainsi comme un trait d'union entre la science et la philosophie.

C'est à ce point de vue que ce livre devient une œuvre d'éducation. Trop souvent, même dans les institutions catholiques, les manuels d'histoire naturelle sont l'écho fidèle des théories matérialistes qui ont cours dans la génération présente. Si le matérialisme n'est pas toujours exprimé en propres termes, il est la conclusion logique qui s'impose silencieusement aux jeunes étudiants. Lorsqu'ensuite, rendus à la liberté, ils renoncent à leurs croyances spiritualistes, ils ne font alors qu'extérioriser un état d'âme depuis longtemps acquis.

Une telle déviation des esprits n'est point le résultat de la science : car la vraie science mène à l'âme et à Dieu. Elle est le fruit d'un enseignement insuffisant qui n'a point fait la jonction nécessaire entre les connaissances scientifiques et les doctrines spiritualistes.

Puisse ce livre, que l'auteur considère comme une œuvre toute sacerdotale, convaincre les jeunes étudiants que la science moderne et la philosophie spiritualiste s'accordent entre elles et se complètent l'une l'autre, et que toutes deux, de concert, peuvent sans crainte aller à la conquête des vérités plus hautes qu'enseigne la foi !

J. G.

HISTOIRE

DE LA

VENERABLE MERE MADELEINE - SOPHIE BARAT

Fondatrice de la société du Sacré-Cœur de Jésus

Par Mgr BAUNARD, recteur de la faculté catholique de Lille

6e édition, 2 volumes in-12..... \$1.25

SCENES DE LA VIE MEXICAINE

PANCHITA

(suite)

II

J'avais complètement oublié cette aventure, lorsqu'un incident qui n'avait rien en soi de bien particulier vient, au bout de trois ou quatre mois, m'en rappeler tous les personnages, en donnant un certain fondement aux pressentiments de R***. On était aux premiers jours de mai 1850. Le ciel était clair et serein : mais il manquait de son élasticité ordinaire, et un poids inaccoutumé commençait à peser sur la ville de Mexico. On sentait l'approche du choléra, qui avait sévi déjà sur une partie des provinces voisines et qui s'avancait vers la capitale à pas lents, mais marqués tous par des ravages extraordinaires. Un grand nombre de familles, redoutant le fléau, s'étaient retirées dans les haciendas ou grandes fermes de l'intérieur, dans l'espoir qu'il n'irait point les y chercher.

J'étais allé chez R***, suivi de mon moço, à qui j'avais fait porter plusieurs cartons chez mon dessinateur. R*** demeurait alors dans la rue del *Coliseo Viejo*, en face de l'hôtel de la *Gran Sociedad*. Arrivé en haut de l'escalier, je trouvai Mme R*** appuyée sur la rampe extérieure de la galerie qui conduisait à son appartement. Son mari était absent, et elle était fort occupée à marchander une paire de boutons en diamant que lui offrait un grand gaillard,

parfaitement découpé, vêtu comme les gens du peuple le sont dans la semaine, avec son *sarapé*, ou couverture indienne, passé autour de l'épaule gauche, Mme R*** me montre les boutons que je trouve fort beaux ; mais en voyant le marchand, le soupçon me vient aussitôt qu'ils ont été volés dans la boutique d'un joaillier ; le bas prix auquel les offrait l'individu me confirme dans cette idée. Je la communique à Mme R***, en l'engageant à ne pas les acheter. Je lui avais parlé français ; mais mon gaillard avait compris tant bien que mal ce que j'avais dit. Il leva la tête en fixant sur moi ses grands yeux noirs, d'un air de colère, comme pour me dire que cela ne me regardait pas.

Dans cet instant, ses traits me rappellent l'aventure de l'*Alameda*, et je reconnais don Manuel, l'époux futur de Panchita. Tout le roman de R*** me revient alors à la pensée ; la possession de boutons de diamant dans de telles mains, sa tournure et ses manières audacieuses, tout tend à lui donner de la réalité. Je le regarde d'un air défiant.

— D'où viennent ces boutons, lui dis-je, et où les as-tu pris ?

— C'est un marchand de la rue *Plateros* qui m'a chargé de les vendre, répond-il avec cette assurance si ordinaire aux nombreux menteurs de Mexico.

— Un joaillier ne confie pas de marchandises à des hommes comme toi ; tu les as volés et tu viens ici les vendre à un prix même au-dessous de leur valeur. Misérable, ne sais-tu pas que le choléra s'approche et que tu pourrais être une des premières victimes ? ajoutai-je d'un ton sévère. Mets ordre à ta conscience, si tu ne veux pas être jugé rigoureusement dans l'autre vie.

Mais ce sermon ne servit à rien. Manuel était endurci. Il me regarda en face avec effronterie, en disant :

— En tout cas ce n'est pas vous qui serez chargé de me juger.

Et me lançant un coup d'œil de travers, il descendit en sifflant à la manière des gamins de Mexico un *jarabe* (1) entre ses dents.

Mon moço, retiré dans un coin de la cuisine, avait été témoin impassible de tout ce qui venait de se passer. Quand Manuel eut disparu dans la rue, il s'avança et me dit d'un air significatif :

— Vous devez prendre garde à cet homme, Monsieur ; il ne vous aime pas, vous lui avez dit la vérité.

— Je le crois, mais après tout je pourrais m'être trompé.

Le moço secoua la tête, comme pour dire : J'en sais quelque chose.

— Est-ce que par hasard tu le connaîtrais ? lui dis-je.

— Je le connais de vue ; il est capable de tout. Il est de ceux qui vont la nuit à *la calle de la Palma*, attendre les joueurs inexpérimentés qui sortent de

(1) On appelle ainsi les anciens airs nationaux.

la maison de jeu de M. L***.

— Eh bien ? ajoutai-je, attendant une plus ample explication.

Mon moço fit un geste très expressif, ayant l'air de tirer un poignard, et ajouta :

— Eh bien ! ces gens-là, d'accord avec les valets du tripot, se mettent en embuscade et demandent la bourse ou la vie au joueur heureux qui n'est pas de la confrérie des coquins.

— Joli métier, ma foi ! répondis-je : mais comment la police, qui doit savoir tout cela.....

— La police ! Mais cet homme est en relation avec tous les agents inférieurs, quand il ne l'est pas avec d'autres. Ils arrivent toujours trop tard, excepté pour partager les bénéfices..... Deux fois déjà celui-ci a été arrêté *par inadvertance* et conduit à la *Députation* (1) Mais, bah ! le lendemain, on le voyait dans les rues (2).

Je connaissais déjà passablement la réputation de la police mexicaine, pour n'être pas trop surpris de ces détails et demeurer persuadé de leur véracité. Je fis encore quelques questions à mon moço.

— Saurais-tu, lui dis-je, où cet homme demeure ?

— Non, señor ; je l'ai vu souvent et plus d'une fois près de *la calle* de la Palma : mes camarades me l'ont signalé suffisamment pour ce qu'il est.

— Tu ne sais rien de ses relations, s'il est marié où s'il recherche quelque jeune fille en mariage ?

— Non, monsieur, seulement, d'après ce que j'ai cru entendre

(1) C'est comme la préfecture de police de Mexico.

(2) Ces détails sont plus qu'authentiques, il sont semi-officiels.

un jour, il demeure du côté de la place de San-Pablo.

Je congédiai mon moço. J'entrai au salon avec Mme R^{***}, qui parut fort intriguée de toutes les questions que j'avais faites relativement à Manuel ;

— Connaissez-vous quelque chose de cet homme ? me dit-elle en me montrant le canapé.

— Votre mari vous racontera tout cela, répondis-je : je suis fâché que R^{***} ne se soit pas trouvé ici pendant que cet homme voulait vous vendre ces boutons de diamant ; vous l'auriez trouvé bien autrement empressé.

— Tenez, le voici justement.

En effet, R^{***} entrait dans l'appartement.

— Je suis sûr qu'il y a du nouveau, cria-t-il en saluant : vous avez tous deux l'air si animé.

— Vous souvenez-vous de votre roman de l'*Alameda* ? lui demandai-je.

— L'*Alameda* ! Quel roman ?

— Eh ! mais ce fameux dialogue dont vous tiriez tant de conclusions dramatiques, le vieillard don Diégo avec sa fille Panchita, et le fameux don Manuel Torrès, l'assassin prétendu de son frère.

— Si je m'en souviens ? je soutiens toujours ce que je disais. Figurez-vous que je viens de rencontrer ce coquin au coin de la rue *del Refugio* ; je l'ai parfaitement reconnu.

— Parbleu ! il sort d'ici.

— D'ici ! quelle plaisanterie !

— Demandez plutôt à Mme R^{***}, qui brûle d'envie de vous interroger à son tour.

Madame R^{***} raconta ce qui venait de se passer ; ensuite son mari lui donna toutes les explications que sa curiosité pouvait

exiger relativement à la scène de l'*Alameda*.

— Décidément j'avais raison, s'écria mon dessinateur, lorsqu'il eut terminé. Si vous y consentez, ajouta-t-il un moment après, nous irons faire un tour demain du côté de la plaza de San-Pablo. J'emporterai mes cartons, et, pour prix de votre complaisance, je vous ferai un croquis de cette maison si curieuse de la rue del Cacahuatal que vous m'avez fait remarquer il y a quelques jours, en allant à *las Vigas*. Je suis impatient de voir Panchita et comment mon drame finira.

— Laissez donc là votre drame, m'écriai-je en riant ; tout cela finira, si nous le voyons finir, comme la comédie, par un mariage.

— Un mariage ! je parie que non : elle ne l'épousera pas, elle mourrait plutôt, ou elle se fera religieuse.

— Allons ! il m'importe fort peu ; mais, comme je tiens à mon dessin, j'irai demain avec vous à la rue del Cacahuatal.

— Eh bien, à demain donc, à neuf heures ; c'est décidé. Mais vous verrez que nous saurons quelque chose de mon drame.

Le lendemain j'étais exact au rendez-vous. R^{***} prit son carton sous le bras, et nous voilà en chemin pour le quartier de San-Pablo, où se trouve le Cacahuatal. Nous prenons notre route le long de la *Députacion* et des boutiques de la plaza Mayor qui font face à la cathédrale et au Sagrario, jusqu'à la place *del Volador*, et nous nous engageons ensuite dans les rues qui se trouvent situées entre la façade méridionale du Palais-National et la *plaza de los Toros*.

En passant près du monastère

de Balvanera, dont la tour bariolée s'élevait gracieusement devant nous, les sons de l'orgue, accompagnant des chants remplis d'une douceur et d'une gravité inexprimables, frappent nos oreilles. Nous approchons de l'église ; ses abords, décorés de feuillages et de fleurs, et des courtines d'un grand prix suspendues autour du portail, lui donnaient un air de fête tout à fait inaccoutumé. Sous l'auvent du porche, les marchands de chapelets et de médailles, les frères de diverses confréries, chacun quêteant pour son saint, et le frère lai franciscain, qui se trouve partout, demandant l'aumône pour les Saints-Lieux, me font aussitôt comprendre le but de la solennité. Les quarante heures de l'Adoration perpétuelle se célébraient ce jour-là à Balvanera. Les plus belles voix de la capitale avaient été réunies dans l'église du couvent, qu'on avait décorée avec une splendeur extraordinaire. De riches draperies de damas rouge recouvraient les pilastres et le fond du sanctuaire, dont les belles sculptures dorées tranchaient sous la réverbération d'un millier de bougies. Au milieu de cet éclat, le Saint des Saints, placé dans son tabernacle, sous un dais d'or et de pourpre, était l'objet des adorations et des hommages de la multitude qui remplissait l'église.

Nous nous mêlons à la foule agenouillée sur le sol, mais on était à la fin de la messe, et le chœur, préludant à la bénédiction, venait de commencer la strophe *Tantum ergo*. La musique était d'un ancien maestro espagnol, ainsi que toute la

messe : jamais, pas même à la chapelle Sixtine, un chant plus suave n'avait retenti à mes oreilles : rien de plus doux et de plus majestueux, de mieux adapté aux paroles sacrées qui vibraient dans ce moment sous la voûte de l'église, j'en étais vivement impressionné ; et, en me prosternant au moment où le célébrant élevait lentement le Saint Sacrement au-dessus de nos têtes, j'aurais pu me croire transporté parmi les anges qui environnent le Très-Haut.

La foule s'était déjà écoulée en partie que j'étais encore sous le charme. R***, impatienté, me poussa en m'avertissant qu'il était temps de poursuivre notre route. Je le suis hors de l'église, et j'allais franchir le porche, lorsque je me sens tirer par la manche : nous nous retournons tous les deux. C'était le frère lai franciscain qui me présentait son escarcelle, et je reconnais Fra Cipriano, du couvent de San Francisco, avec qui j'avais souvent causé, en parcourant les hautes galeries de son monastère.

— *Vuestra Merced* (Votre Grâce) allait partir sans rien me laisser pour les Saints-Lieux, me dit-il en souriant : j'espère que vous ne m'avez pas oublié.

J'allais lui répondre, lorsqu'une apparition soudaine me coupa la parole, Panchita, l'héroïne du roman de R***, sortait de l'église à son tour, la tête modestement enveloppée dans son reboso. R*** l'avait aperçue comme moi : il saisit vivement Fra Cipriano par le bras et lui demanda à demi-voix.

— Connaissez-vous cette jeune fille ?

(à suivre)

DISTRIBUTION DE PRIX

Combien de fois avons-nous entendu dire que, pour obtenir tous les heureux résultats que doit produire l'apostolat par les livres de prix, il faudrait d'abord veiller avec soin à ne donner que des livres vraiment utiles, car ce n'est pas assez pour un tel but, de nourrir l'esprit et le cœur des élèves par des lectures qui amusent sans nuire, il en faut qui enseignent d'abord le Vrai, le Beau, le Bien, tant dans l'ordre surnaturel que dans l'ordre naturel, et qui amusent ensuite, si c'est possible. Mais combien de volumes sans style et sans valeur sont donnés sous cette forme ! Pourquoi tant de bons instituteurs ne se soucient-ils guère que du format du livre et de son habit plus ou moins doré ? Pourquoi s'informer surtout du bon marché, sans s'inquiéter du fond ?

Les livres de prix pénètrent partout ; ils sont les amis du foyer, quand ils sont bons. Ils ne font aucun bien, lorsqu'ils sont neutres ou insignifiants, ce qui n'arrive que trop souvent. Pourquoi les catholiques n'emploieraient-ils pas ce moyen tout naturel de propagande religieuse.

On objecte que les livres vraiment utiles sont d'ordinaire sérieux et peu faits, par conséquent, pour la plupart des élèves. Nous répondrons qu'il ne faut pas songer seulement à l'enfant, mais à ceux parmi lesquels il doit vivre, ni seulement à ce qu'il est aujourd'hui, mais encore à ce

qu'il sera demain. L'élève ne le lira pas maintenant, c'est possible, mais plus tard il y reviendra et, en attendant, il n'en sera pas moins satisfait, car il ne se plaindra pas qu'il est trop savant pour lui.

Pour n'offrir à nos lecteurs que des ouvrages atteignant ce but, nous avons choisi dans les grandes librairies de France et de Belgique, ce qu'il y a de meilleur, quant au fond et quant à la forme. Ces livres, ajoutés à notre jolie collection de livres canadiens, publiés expressément pour être donnés en prix, constituent un assortiment qu'il serait impossible de se procurer ailleurs.

Ces livres n'ont pas seulement le mérite d'être bons, ils sont également beaux, imprimés et illustrés avec soin, et ils conviennent parfaitement à toutes les maisons d'éducation.

Nous invitons respectueusement les supérieurs et directeurs de nos maisons d'éducation à nous faire une visite avant de faire leur choix. Nous avons, cette année, inauguré une nouvelle couverture en toile pour nos livres de récompense qui, nous l'espérons, donnera satisfaction générale, d'autant plus qu'elle n'augmente pas le prix de nos livres.

MM. les commissaires d'écoles trouveront à notre établissement de quoi satisfaire toutes les exigences. Les lots de livres que nous formons, depuis cinq dollars jusqu'à vingt cinq dollars, sont très avantageux pour ceux qui n'ont pas le loisir de venir eux mêmes faire leur choix. Dans ces lots nous mettons, selon qu'on le desire des

livres d'histoire ou des livres de prières, et chaque lot contient en outre un beau livre que l'acheteur peut offrir lui-même en prix.

LOT No 1.—\$5.00

$\frac{1}{2}$ Douzaine de Livres.....	\$1.80	\$0.90
1 do do		1.00
2 do do	\$0.75	1.50
1 do do		0.60
1 do do		0.50
Images (Environ 50).....		0.50

Formant en tout 116 prix..... \$5.00

LOT No 2.—\$10.00

$\frac{1}{2}$ Douzaine de Livres.....	\$3.60	\$1.80
$\frac{1}{2}$ do do	2.50	1.25
$\frac{1}{2}$ do do	1.80	0.90
1 do do		1.25
1 do do		1.00
1 do do		0.60
1 do do		0.75
4 do do	\$0.50	2.00
50 Images.....		0.50

Formant en tout 134 prix..... \$10.00

LOT No 3.—\$15.00

$\frac{1}{2}$ Douzaine de Livres.....	\$3.60	1.80
1 do do		2.50
1 do do		1.80
3 do do	\$1.25	3.75
1 do do		1.00
2 do do	\$0.75	1.50
4 do do	0.50	2.00
50 Images.....		0.65

Formant en tout 200 prix..... \$15.00

LOT No 4.—\$20.00

1 Douzaine de Livres.....			\$3.60
1 do do			2.50
1 do do			2.00
1 do do			1.80
1 do do			1.25
2 do do	\$0.60		1.20
2 do do	0.75		1.50
3 do do	0.50		1.50
4 do do	1.00		4.00
50 Images.....			0.65

Formant en tout 242 prix..... \$20.00

LOT No 5.—\$25.00

1 Douzaine de Livres.....			\$3.60
2 do do	\$2.50		5.00
1 do do			2.00
2 do do	\$1.80		3.60
2 do do	1.25		2.50
1 do do			1.00
2 do do	\$0.75		1.50
3 do do	0.60		1.80
7 do do	0.50		3.50
50 Images.....			0.50

Formant en tout 302 prix..... \$25.00

